



COMBAT

LE JOURNAL DE PARIS



De la Résistance
à la Révolution

Algérie : 0,30 NF (30 fr.) — Tunisie 27 mil.
Maroc 32 fm. — Italie 50 liras — Espagne 3 pes 8

18, rue du Croissant, Paris-2^e — CEN. 81-11
(5 lignes groupées)

QUI ÊTES-VOUS GUSTAVE MOREAU ?

par Jean-Albert CARTIER

QUI êtes-vous Gustave Moreau ? Le professeur libéral qui sait déceler la personnalité de ses élèves sans leur imposer ses idées ? Le prêtre mystérieux et reclus de rites occultes ? L'ancêtre du surréalisme et du tachisme ? Un peintre littéraire dont les œuvres sont aujourd'hui parfaitement ennuyeuses et démodées ? Qui êtes-vous Gustave Moreau, qui êtes-vous ? Je ne suis pas certain que l'exposition qui vient de s'ouvrir au Louvre permette de déchiffrer

ros, sortis de quelques songes, insensés, s'accrochant mal du grand jour, de la cinématique et d'une salle au plafond infini, que ne limite pas même un simple Velum. Or ici, rien ne correspond à ce climat. Chaque peintre réclame un certain cadre : celui-ci convient fort bien, probablement, à Ingres ou à De-

La Rochefoucauld, où chacun peut aller les voir tout à loisir. Pour ma part, si le fait de présenter certaines toiles en exposition temporaire doit décider un public qui ne se dérange pas pour voir les mêmes toiles en un autre lieu, je n'y vois aucun inconvénient. Tout le monde sait que le fugitif retient davantage que le permanent. Et si G. Moreau obtient au Louvre des visiteurs qu'il n'a pas vu son musée, il faut juger l'initiative bienfaisante.

Faiblesses plastiques

De plus une exposition comme celle-ci obligeait à faire un choix. Or peu de peintres, autant que G. Moreau, nécessitent qu'on fasse un choix dans leur production.

Jugeons donc Gustave Moreau à travers la soixantaine de peintures, les aquarelles et dessins, les sculptures également, qui nous sont proposés au Louvre.

Laissons de côté le professeur dont l'influence bienfaisante en particulier sur quelques futurs fauves — n'est plus à démontrer. Regardons l'œuvre et ne regardons qu'elle.

Si on la replace en son temps, on ne peut manquer de la rattacher au symbolisme, de la situer par rapport à Huysmans, à Villiers de l'Isle Adam, à Jean Lorrain ; mais si nous la voyons avec nos yeux d'hommes de 1961, nous ne pouvons nous empêcher de découvrir ses faiblesses. On nous dit qu'il fut un des précurseurs du surréalisme ; cela est vrai dans le sens où l'art de G. Moreau répond à une hantise morale plutôt qu'à une obsession purement plastique. Et voilà les limites du peintre en même temps que du surréaliste, préoccupé avant tout d'attitudes intellectuelles qui trouveront en littérature beaucoup mieux qu'en peinture leurs formes d'expression.

L'œuvre de Gustave Moreau est décevante sur le plan plastique. Ce n'est qu'une image dans laquelle s'accumulent pêle-mêle un certain mauvais goût fin de siècle.

Une œuvre envoiante

Mais sur le plan spirituel, intellectuel, G. Moreau apporte une féerie envoiante. Il y a chez lui une élévation mystique — qui devrait d'ailleurs séduire G. Bonnard — qui ne peut passer inaperçue. Ses scènes mythologiques se déroulent avec un céré-

monial qui n'a rien de gratuit et où l'on sent que toute l'âme du peintre est engagée. La lemna déchue, Eve pocheresse éternelle, revient continuellement en ces images surchargées, où le coup blafard de la divinité devient le cœur d'une composition dont les éléments innombrables ont tous une valeur symbolique. « G. Mo-

qui est celui du peintre-poète, mais l'image qui échappe à l'univers des formes.

Quant à faire de G. Moreau le précurseur de l'art informel, cela est aussi possible, comme tout est possible dans le domaine de l'informel ; mais les théories sont sur ce point plus qu'incertaines.

Gustave Moreau est une sorte de visionnaire à l'imagination riche, à l'âme profonde, à l'esprit élevé, aux dons de plasticien assez pauvres. Il chercha dans



PEVERELLI OU LA MAGIE ONDULATOIRE

par Alain BOSQUET

DANS la peinture actuelle, il me semble que deux critères peuvent s'établir : la qualité du don de soi, lorsqu'il s'agit de ce qu'on appelle l'« action peignant » — variante de la peinture informelle — et la vision d'un monde cosmique. Ce don de soi spontané doit satisfaire les aspirations multiples du spectateur, avant même que les facultés d'analyse n'interviennent. Dans le cas de Mathieu, par exemple, on se sent confusément en présence d'un phénomène physique, pictural, verbal, chorégraphique, musical, qui finit par se réaliser dans une sorte d'harmonie en perpétuel mouvement. La vision d'un monde cosmique intéresse des peintres dont les conceptions professionnelles sont plus classiques ; elle apporte des images d'une échelle de valeurs, où les éléments jouent à nous donner de la planète, des dieux, des rêves, une interprétation poétique ou même philosophique ; c'est le cas d'un Lam ou d'un Matta (1).

Parmi les jeunes peintres, il en est un que je tiens en très haute estime : Peverelli. Il est en possession d'une vision du monde parfaitement cohérente et d'un métier d'une probité exemplaire. Les toiles de Peverelli ont l'avantage d'être elles-mêmes et de représenter autre chose qu'elles-mêmes : elles couvrent toute la distance entre le donné et le suggéré. Autrement dit, ce sont des objets et, à la fois, des images d'autres objets : de quoi satisfaire un sentiment plastique, mais aussi une évocation de la pensée. Techniquement parlant, ses toiles se présentent comme des compositions presque monochromes, souvent grises, quelquefois brunes ou bleutées, avares en couleur et en pâte, volontairement réduites dans la séduction du matériau. Le trait est vif et nerveux, l'ensemble étant toujours d'une extraordinaire vibration, comme si l'univers de Peverelli était sans cesse soumis à une décharge électrique ou à un séisme persévérant mais doux.

L'élément ondulatoire donne à ses rues, à ses demeures, à ses paysages un air de danger et de stabilité précaire que contredisent souvent les espaces blancs pleins de sécurité. Cette atmosphère à quelque chose d'un vertige dont on n'est pas sûr qu'il ne sera pas suivi d'une syncope. Les cités de Peverelli, faites de blocs très stricts, de stridences toujours secouées, se passent facilement de l'homme dans l'état actuel de sa constitution biologique ; on les dirait plutôt prêtes pour quelque monstre humain du trentième ou du quarantième siècle, après mille cataclysmes, au seuil de mille confortos futurs. Les formes ont ici occupé la place de la vie, mais non point par tricherie ; au contraire, c'est un pouvoir qu'elles détiennent au nom même de la vie organique.

Ailleurs, Peverelli nous livre les vitesses supersoniques d'un univers d'oiseaux-squelettes et de féeries-épouvantails ; tout est alors polaire, très pur, très nu, très éthéré dans ses métamorphoses du para-humain. Une technique ordonnée, une propriété de pensée et de facture bien rares de nos jours, font de Peverelli un ascète d'une remarquable efficacité et d'un charme qui ne va pas sans nous donner l'envie — fort inquiète — de nous désincarner. Il faut le suivre et le respecter.

(1) Peverelli, à la Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon, Paris (6^e).

La Galerie Boissière

angle rue Boissière et Lauriston présente jusqu'au 1^{er} juillet des gouaches et peintures de

Gio Colucci

Palette somptueuse, pâte drue, force du dessin, puissance d'une vision originale, toute la vraie jeunesse d'un artiste de grand avenir

GUY DORNAND

l'énigme. Privés de l'Orangerie qui abritait sous peu, sur deux étages, la collection Walter, les musées nationaux ont improvisé avec ingéniosité une salle d'exposition temporaire dans la galerie Mollien. Etait-ce bien le lieu qui convenait à une réhabilitation de ce genre ? Gustave Moreau, peintre du fantastique, a besoin d'un cadre caillouteux, d'une atmosphère particulière : ses hé-

Jacrou ; il ne convient pas à Gustave Moreau, pas plus qu'il ne conviendrait à Odilon Redon ou à Vuillard.

Par ailleurs, des esprits chagrins ont fait observer qu'il était assez étrange que le Louvre inaugure cette galerie par une exposition dont les principales œuvres sont tout bonnement transportées du musée Gustave-Moreau, situé à Paris, 14, rue

Moreau, disant : « Moreau est persuadé que les dieux portaient des chaînes de montres. » Ce sont des chaînes multiples qui traînent derrière eux ces dieux, qui sembleraient empruntés au magasin d'accessoirs du Théâtre-Comique et auxquels G. Moreau confère une inquiétante présence, image du rêve, image du fantastique, image littéraire qu'il faut traiter à son juste prix dans le domaine

l'invisible. Au fond de lui-même, dans ses visions les plus intimes, les ferment d'un art d'imagerie qui, si décevant qu'il paraît aujourd'hui sur le plan pictural, n'en a pas moins une étrange et fascinante présence mystique. « Je ne crois, a-t-il dit, ni à ce que je touche ni à ce que je vois. Je ne crois qu'à ce que je ne vois pas et uniquement à ce que je sens ».

Paris est devenu capitale

Calendrier des Beaux-Arts

GALERIE CHAPENTIER
78 fg. Saint-Hippolyte
C'est l'atelier de Jacques Villon